

**Hommes à louer**  
**Le confessionnal**  
*Hommes à louer* — Canada [Québec] 2008, 143 minutes

Jean-Philippe Desrochers

Number 263, November–December 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63360ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Desrochers, J.-P. (2009). Review of [Hommes à louer : le confessionnal / *Hommes à louer* — Canada [Québec] 2008, 143 minutes]. *Séquences*, (263), 42–43.

## Hommes à louer

### Le confessionnal

Documentaire à budget modeste, **Hommes à louer** se situe en marge non seulement des sujets habituellement traités en documentaire, mais aussi de l'esthétique surfaite des images qui nous entourent et nous assaillent de toute part. Avec l'aide de l'organisme Action Séro Zéro, Rodrigue Jean a rencontré, sur une période d'un an, de jeunes prostitués mâles dans les locaux du journal L'itinéraire, au coin des rues Sainte-Catherine et De Lorimier, à Montréal. Il en résulte un documentaire puissant qui prouve hors de tout doute que Rodrigue Jean est bel et bien un des cinéastes les plus pertinents de notre cinématographie.

JEAN-PHILIPPE DESROCHERS

Comme le témoigne le cinéma direct tel que pratiqué dans les années 60, notamment à l'ONF par les Perrault, Brault, Groulx, Gosselin et compagnie, le documentaire cinématographique est l'endroit par excellence pour donner la parole aux gens et transmettre celle-ci à un plus large auditoire, puis aux générations futures. Il peut notamment servir à intégrer le discours des laissés-pour-compte et des oubliés d'une époque dans l'espace public. La parole mise en scène par Rodrigue Jean dans **Hommes à louer** en est une des plus troublantes, dérangeantes. À un point tel que l'équipe de producteurs du film (dont fait partie l'ONF) a fait d'énormes pressions sur Jean et son équipe afin qu'ils resserrent le montage du film (qui dure, dans sa version définitive, plus de 2 heures 20 minutes). Contre vents et marées, Rodrigue Jean s'est entêté à ce que sa vision ne soit pas compromise par les considérations commerciales de ses producteurs.

Disons-le d'emblée, même s'il s'agit d'une évidence, **Hommes à louer** est un film très, très dur. Non seulement par son sujet, mais aussi par le dispositif filmique mis en place par Jean. Sa façon de filmer les entretiens est systématique: les hommes, micro littéralement collé à la poitrine, sont filmés en plan rapproché ou en gros plan par une caméra nerveuse. Lorsque la caméra ne cadre pas les intervenants entre les murs d'un modeste appartement, elle donne à voir à l'arrière-plan, à travers une baie vitrée devant laquelle les hommes sont filmés à L'itinéraire, les artères de la métropole rendues floues par l'utilisation d'une longue focale. Ces routes sont bercées par la lumière cruelle des réverbères et celle des voitures qui y circulent dans l'obscurité de la nuit. Se dégage donc du cadre un sentiment d'étouffement, d'asphyxie, qu'une absence de contrechamp ne fait qu'amplifier. Pas d'issue visuelle possible pour le spectateur: il doit écouter les mots de ces jeunes hommes qui s'expriment dans une langue à leur image, c'est-à-dire vraie, colorée et dure. L'intervention du montage lors des entretiens se fait rare, ce qui place le spectateur devant l'épreuve et l'expérience de la durée, avec ses temps morts et ses silences, ses imperfections.

**Les images de Hommes à louer ne sont pas « belles » en soi, ce qui tranche évidemment avec les images léchées qui prédominent dans le monde de la télévision ou du documentaire au Québec**

L'utilisation de la caméra numérique prouve une fois de plus ici toute sa puissance et montre comment ses caractéristiques peuvent être exploitées par les cinéastes. Avoir ainsi suivi ces travailleurs du sexe pendant plus de douze mois avec une caméra 35 mm et une imposante équipe de tournage aurait engendré des coûts considérables. Mais l'enregistrement numérique, peu coûteux, permet de filmer en continuité pendant de longues minutes, voire des heures. N'oublions pas non plus la petitesse de ces caméras, autre élément ayant contribué à ce que les jeunes oublient, au fil des mois, la présence de ladite caméra. On sent rapidement qu'ils sont en confiance devant l'équipe de tournage et qu'ils communiquent le fond de leur pensée, sans peur de représailles ni crainte de jugement. Le passage du temps, cette douzaine de mois au cours desquels



Le gros plan comme dispositif filmique

Un sentiment d'étouffement, d'asphyxie

le tournage s'est échelonné, a également permis de suivre l'évolution des intervenants. Par conséquent, l'apparition de pustules sur le visage d'un des hommes n'en est que plus difficile à supporter.


**Véritable tour de force, *Hommes à louer* est si prenant qu'il est difficile de ne pas penser à ces hommes si l'on se promène dans les quartiers évoqués dans le film.**

Donc, on évite toute forme de sensationnalisme qui se prêterait facilement à un tel sujet et on s'éloigne de toute esthétisation qui aurait pu amenuiser le sérieux de la situation de ces hommes ou enjoliver leur quotidien. Les images de **Hommes à louer** ne sont pas « belles » en soi, ce qui tranche évidemment avec les images léchées qui prédominent dans le monde de la télévision ou du documentaire au Québec depuis nombre d'années. On est dans un tout autre registre d'image, qui peut facilement occasionner un certain malaise.

Si le film parvient à désarmer certains préjugés que l'on pourrait entretenir par rapport à ces hommes à première vue, ce n'est nullement l'objectif du film. Son intention semble plutôt de nous faire connaître un milieu ignoré, et ce, par le biais de la parole et de la vision de ses acteurs principaux. Le respect du cinéaste envers ces jeunes intervenants est palpable, lui qui privilégie une approche honnête, d'homme à homme. Le film n'apporte ni solution ni explication au phénomène de la prostitution. Il présente seulement la vie de ces jeunes hommes d'après leur expérience. Par ailleurs, les entrevues nous montrent de jeunes hommes qui, en dépit de leurs conditions de vie difficiles et de leur santé physique et émotionnelle fragile, portent parfois un regard lucide sur le monde qui les entoure. Comme l'indique cette déclaration d'un des intervenants, qui constate que « le 21<sup>e</sup> siècle est *fucké* », avec un sourire aux lèvres qui, on s'en doute, dissimule un certain effroi.

Pour apaiser — quoique seulement en partie — toute la tension mise en place par la caméra, Jean introduit des segments, sortes d'intermèdes, accompagnés par les musiques de l'album *Mirages* (2004) de Tim Hecker, musicien montréalais d'adoption qui donne dans l'*ambient* minimaliste. Accompagnée de ces ambiances sonores discrètes évoquant les solitudes urbaines, la caméra s'attarde à montrer des scènes anonymes de la nuit montréalaise, des rues désertes souvent hors foyer des quartiers du Village et du Centre-Sud de Montréal, avec les beautés et laideurs industrielles qu'on leur connaît. À l'instar des entretiens filmés, il n'y a pas d'esthétisation ni de désir de fiction dans ces images. Celles-ci n'aspirent pas à la beauté esthétique, mais sont « belles » uniquement dans la mesure où elles s'approchent le plus possible du réel.

Véritable tour de force, **Hommes à louer** est si prenant qu'il est difficile de ne pas penser à ces hommes si l'on se promène dans les quartiers évoqués dans le film. Celui-ci aura, un peu malgré ses intentions de départ, réussi à nous sensibiliser à la réalité de la prostitution masculine et aux problèmes reliés à ce monde méconnu. Ne reste plus qu'à espérer une plus grande empathie de la part de la population envers ces marginaux ignorés, qui ne sont, somme toute, pas si différents de leurs contemporains et dont les difficiles conditions de vie sont notamment liées à une société souvent indifférente et insensible à autrui.

En somme, **Hommes à louer**, film dont on ne cesse de souligner l'importance, présente une rigueur documentaire irréprochable. Menée de main de maître, la mise en scène que déploie le cinéaste est en parfaite symbiose avec le sujet de son film. Avec **Lost Song**, fiction parue plus tôt cette année, Rodrigue Jean signe coup sur coup deux films magistraux qui méritent l'admiration et l'encensement. 

■ Canada [Québec] 2008, 143 minutes — **Réal.**: Rodrigue Jean — **Scén.**: Rodrigue Jean — **Images**: Mathieu Laverdière — **Mont.**: Mathieu Bouchard-Malo — **Mus**: Tim Hecker — **Son**: Lynn Trépanier, Martin Allard — **Prod.**: Nathalie Barton, Jacques Turgeon — **Dist.**: ONF.